Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 57 (1919)
Heft: 44

Artikel: Nos bons aïeux
Autor: Marc
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-215047

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit
Amen, amen, amen, Jésus, s'il plaît à Dieu !

Pour l'attache aux yeux.

Si c'est l'attache
Dieu la détache,
Si c'est la mouche,
Dieu la démouche,
Si c'est le brun
Dieu lui soit bon,
Si c'est le violet
Que Dieu l'ôte.
Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit,
Amen.

NOS BONS AÏEUX

On lit dans l'*Almanach de Lausanne pour l'An de grâce MDCCCVII*, par Jérôme Aigroz, astrologue de Combremont-le-Petit [1], la piquante anecdote suivante, dont nous avons maintenu le style original :

Séjournant le comte de Savoye, Ame VII, surnommé le Comte Verd, à Constantinople, ès tems des croisades, l'un de ses jeunes chevaliers, né en *pays des Vaulx*, de bon lignage, se accointa de la fille de son hôte, par telle manière, que le père et la mère le trouvèrent gisant avec elle, ce dont ils furent très mal contents. Le comte en ouït la complainte, lequel incontinent fit prendre le chevalier et demanda à ceux de la ville quelle punition lui appartenait pour tel cas. Iceux répondirent qu'ils avaient coutume de lui couper la barbe devant tout le monde. Alors le comte l'ordonna ; mais par trop grande jeunesse se trouva le coupable jouvencel dépourvu de barbe. Adoncques fut nécessité de déclarer seulement publiquement que si barbe il y eut eu, icelle aurait été coupée. Puis ainsi déclara le comte au jouvencel. « Bel ami ! heureux êtes, en ce que la loi de céans vous est favorable, apparemment, parce que l'on croit ici que si jeune homme ne peut faire si grande folie... Mais, bel ami ! tenez-vous en garde de commettre aucune pareille faute à l'avenir, car vive Dieu ! serez puni, non à la *grecque* où barbe paye pour tout, mais à la *savoyarde*, où pour faute semblable, *on coupe barbe et teste avecques.* »

Communiqué par Marc a Frederi.

[1] A Lausanne, chez Henri-Em. Vincent, imprimeur-libraire.

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

LA FÉE AUX MIETTES

PAR

CHARLES NODIER

Quel infortuné, ô mon Dieu ! n'a pas eu sur la terre, où tu nous a jetés pêle-mêle, sans nous peser et sans nous compter... dans un moment de colère ou de dérision... quel homme n'a pas eu sa mandragore qui chante ?...

— Vous avez donc le temps, Michel, de me faire ce récit, et, pendant que vous me le ferez, nous veillerons à la garde de vos mandragores, et surtout de celle qui a encore une fleur, belle d'ici comme une étoile. J'imagine que la Providence peut nous fournir, durant les heures qui nous restent, quelque motif de consolation.

Michel pressa ma main ; il s'assit près de moi, les yeux tournés sur ses mandragores, et il commença ainsi :

III

Comment un savant, sans qu'il y paraisse, peut se trouver chez les lunatiques par manière de compensation des lunatiques qui se trouvent chez les savants.

— Je suis né à Granville en Normandie.

— Attendez, Michel ; un mot avant d'entrer dans ce récit, que je tâcherai de ne pas interrompre souvent.

Jusque-là, Michel m'avait parlé en anglais, il me parlait en français alors.

— La langue française est votre langue naturelle, et je ne m'en serais pas aperçu, à la manière dont vous vous exprimez dans celle dont nous nous sommes servis. Laquelle des deux vous est plus familière, car cela me serait indifférent pour vous entendre.

— Je le sais, monsieur ; mais j'ai cru remarquer que vous étiez mon compatriote ; et, quoique les deux langues me soient également familières, j'ai préféré celle qui me donnait un titre de plus à votre attention, et peut-être à votre indulgence.

— Devez-vous cet avantage, assez rare à votre âge et dans votre état, à l'usage ou à l'éducation ?

— A l'usage et à l'éducation.

— Pardonnez-moi tant de questions, Michel ; parlez-vous d'autres langues que ces deux langues avec la même facilité ?

Ici Michel baissa les yeux, comme toutes les fois qu'il avait à faire un aveu pénible pour sa modestie.

— Je crois parler avec la même facilité toutes les langues que je sais.

— Mais encore ?

— Celles de tous les peuples dont le nom a été recueilli par les historiens ou les voyageurs, et qui ont écrit leur alphabet.

— Oh ! pour cette fois, Michel, ce n'est ni l'éducation ni l'usage qui ont pu vous communiquer cette science perdue depuis les apôtres ! A qui en avez-vous l'obligation, je vous prie ?

— A l'amitié d'une vieille mendiante de Granville.

— Alors, dis-je en laissant tomber mes mains sur mes genoux, pour Dieu, Michel, reprenez votre narration, dussé-je ne jamais sortir, pour en entendre la fin, de l'hospice des lunatiques de Glasgow. — D'ailleurs, ajoutai-je en moi-même, il est probable, si cela continue, que je n'aurai rien de mieux à faire que d'y rester.

IV

Ce que c'est que Michel, et comment son oncle l'avait sagement instruit dans l'étude des bonnes lettres et la pratique des arts mécaniques.

Je suis né à Granville en Normandie. Ma mère mourut peu de jours après ma naissance. Mon père, que j'ai connu à peine, était un riche négociant qui trafiquait depuis longtemps dans les Indes. A son dernier voyage qui devait être plus long et plus hasardeux que les autres, il me laissa sous la garde de son frère aîné, qui l'avait précédé dans ce commerce, et qui n'avait d'autre héritier que moi.

Mon oncle se ressentait peut-être un peu dans ses manières de la rudesse qu'on attribue ordinairement aux marins : la fréquentation des Orientaux et quelque séjour parmi ces peuplades peu civilisées qu'on appelle sauvages, lui avaient inspiré une sorte de mépris systématique pour la société et pour les mœurs européennes ; mais il était doué, à cela près, d'un sens juste et délicat ; et, bien qu'il m'entretînt de préférence des histoires merveilleuses de ces pays d'enchantement pour lesquels sa conversation m'inspirait une prédilection de jour en jour plus vive, il trouvait toujours manière d'en tirer, pour mon instruction, d'excellents enseignements. Les imaginations poétiques de l'homme simple, dont le commerce du monde n'a pas altéré la naïveté, ne lui paraissaient gracieuses et charmantes qu'autant qu'il en résultait un avantage réel d'utilité morale pour la conduite de la vie, et il les regardait comme d'admirables emblèmes qui enveloppent agréablement les leçons les plus sérieuses de la raison. Il avait coutume de les terminer, pendant que j'étais encore suspendu au charme de ses récits, par cette formule qui ne sortira jamais de mon esprit :

« Et si cela n'est pas vrai, Michel, chose dont je « suis à peu près convaincu, ce qu'il y a de vrai, « c'est que la destination de l'homme sur la terre « est le travail ; son devoir, la modération ; sa jus- « tice, la tolérance et l'humanité ; son bonheur, la « médiocrité ; sa gloire, la vertu ; et sa récompen- « se, la satisfaction intérieure d'une bonne cons- « cience. »

Quoiqu'il ne fût pas très savant et qu'il n'entendît que par pratique la plupart des sciences essentielles de son état, il n'avait rien négligé pour mon éducation : à quatorze ans, je savais passablement ce qu'on enseigne aux enfants qui doivent être riches ; les langues anciennes et modernes qui entrent dans les bonnes études classiques, la partie indispensable des beaux-arts qui s'applique le plus commodément aux besoins de la société, et même quelques arts d'agrément qui contribuent au bien-être ou à la consolation de l'homme livré à lui-même par l'effet de son caractère ou le hasard de sa fortune ; mais on m'avait fait approfondir davantage les éléments les plus positifs des connaissances humaines dans leur rapport expérimental avec l'utilité commune, et mes maîtres ne trouvaient pas que j'eusse mal profité.

J'arrivais, comme je l'ai dit, au commencement de ma quinzième année. Un soir, mon oncle me tira à part à la fin d'un petit régal qu'il avait donné à mes instituteurs et à mes camarades, le propre jour de Saint-Michel, qui est celui-ci, et qui est l'anniversaire de ma naissance et de la fête de mon patron ; c'était à Granville, où saint Michel est particulièrement honoré, un des derniers jours des vacances.

Après m'avoir baisé tendrement sur les deux joues, il me fit asseoir en face de lui, vida sa pipe sur son ongle, et me parla dans les termes que je vais vous rapporter.

« Ecoute, mon enfant, ce n'est pas un conte que « je vais te faire aujourd'hui ; je suis content de « toi ; te voilà, grâce à Dieu et à ton bon naturel, « un assez joli garçon pour ton âge ; il faut mainte- « nant penser à l'avenir, qui est toute la vie du « sage, puisque le présent n'est jamais, et que le « passé ne sera plus. J'ai entendu dire cela dans un « pays où l'on en sait plus long qu'ici. Je te vois « tous les avantages qui peuvent recommander « dans le monde un aimable enfant bien nourri, « entretenu d'utiles instructions et pénétré de prin- « cipes honnêtes ; cependant, mon pauvre Michel, « tu ne tiens pas plus à la vie par une ressource « solide que la cendre qui vient de tomber de ma « pipe, tant que tu n'as pas un bon état à la main. « Je n'ai pas parlé de ceci tant que je t'ai vu frêle « et gentil comme une petite fille qui n'a affaire que « de vivre et de se porter gaillardement, parce que « je craignais de te fatiguer en compliquant des « études que tu poussais déjà plus chaudement que « je n'aurais voulu pour une santé qui m'est si « chère ! A cette heure, petit, que nous sommes « sortis des brisants, que nous filons sous un joli « vent comme des oiseaux, et que nous avons no- « tre gourdoyement aussi libre que des poissons, il « faut que nous parlions raison dans la chambre du « capitaine.

(*A suivre*)

Grand Théâtre. — Demain soir dimanche, à 8 ¼ heures, spectacle de choix : *La Belle Aventure* pièce en trois actes de de Flers et Caillavet dont la première a eu un très vif succès. C'est une œuvre solide, copieuse, adorablement faite, à la fois émouvante et pleine d'esprit. Elle est interprétée à la perfection par notre excellente troupe de comédie.

Samedi 8 novembre, la tournée Edmond Roze nous donnera le *Crime de Potru*.

Kursaal. — Cédant à d'innombrables demandes, M. Wolff-Petitdemange s'est décidé à une reprise de *La Cocarde de Mimi Pinson*, l'opérette militaire et patriotique dont le succès fut étourdissant en 1916. Le délicieux rôle de Marie-Louise est incarné à la perfection par Mme Mary Petitdemange, tandis que Mlle Marzoa fait une piquante Zoë. Chacun tient à voir le comique Kikal en poilu Bourriche et veut entendre le fameux duo, avec Mme Feitlinger, du « Comptoir en étain ». Hier, vendredi, le succès a été complet. Il s'accentuera encore ce soir samedi et demain dimanche, en matinée et en soirée.

Royal Biograph. — C'est un véritable brelan d' « as » que nous offre le Royal Biograph. Il s'agit du groupement impressionnant des trois « as » incontestés du cinéma : Douglas Fairbanks, le prestigieux cow-boys mondain, miss Bessie Barriscale, une beauté américaine de grand renom et Charlie Chaplin, le roi du rire. « Sa revanche » qu'interprète Douglas Fairbanks, est un drame du Far-West qui soulève l'enthousiasme des spectateurs. « Rose de Paradis », est un drame superbe, supérieurement joué par miss Bessie Barriscale. « Charlot artiste dramatique » sera le succès de la soirée. Au sujet de cet artiste, la direction prévient le public que, sans avoir la prétention de posséder l'exclusivité des films de Charlie Chaplin, elle en présentera durant la saison d'hiver toute une série.

Dimanche 2 novembre, deux grandes matinées, à 2 ½ et 4 ½ heures. Tous les jours, matinée à 3 h. et soirée à 8 ¼ heures.

Kefol NEVRALGIE MIGRAINE BOITE 10 POUDRES Fr. 1.80 TOUTES PHARMACIES

Julien Monnet, éditeur responsable.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS
Successeurs : H. Jordan, J. Blanc-Piguet, L. Noverraz.